L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI, 4 FEVRIER 1885.

BULLETIN ARTISTIQUE.

VI

LA TROUPE ITALIENNE A L'OPERA.

En thèse générale, les livrets d'opéras italiens sont de déplorables productions littéraires; il en est même qui forment des rêves, des casse-tête chinois, des *puzzles* auxquels s'attaque souvent en vain celui qui est le plus rompu à ce genre de devinaille.

J'ai connu autrefois un petit cénacle de joyeux compères, fort épris d'ailleurs de tout ce qui relève de l'art. Ils avaient, entr'autres excentricités, offert une récompense honnête à qui expliquerait d'une façon claire, complète, le libretto du *Trovatore*.

Beaucoup d'ambitieux se présentèrent au concours; beaucoup prétendirent donner le mot de l'énigme chantée par Verdi; mais pas un qui pervint à expliquer l'indéchiffrable version perpétrée, assassinée par M...je ne sais qui. Comme le prix offert par le fameux Club des Pigeons de Londres à qui mangerait en trente jours trente pigeons rôtis, la récompense offerte par le Cercle rappelé plus haut ne fut jamais conquise; tâche impossible à décrocher, paraît-il. Jamais ne se produisit philologue assez fort pour traduire en sens commun la rapsodie qu'on a pardonnée au coupable parolier, puisque, en fin de compte, elle nous a valu la chaude musique de Verdi.

A quelque chose malheur est bon. A force de bruit, et de beauté souvent, Verdi a pu faire oublier le péché de son collaborateur. *Absolvo te, scriptor mi.*

Je me souviens avoir plus d'une fois convaincu à cet égard une Azucena quelconque—car Azucena paraît être le personnage le plus au courant de ce que l'on cache obstinément au public depuis tantôt trente ans. Mais bas! était-ce un serment qui les liait, était-ce l'absence de limpidité dans leur façon d'expliquer les choses? le fait est que je sais toujours sorti de ces consultations un peu plus compétent que devant. Je n'y insiste plus.

Verdi a d'autant plus de mérite d'avoir traité ce sujet avec le bonheur qu'on sait, que *Il Trovatore* ne renferme pas, à vrai dire, une seule situation.

Je parlais, au début de ces lignes, de valeur littéraire. Sans doute il serait à désirer que le drame lyrique fût une lutte entre le poète et le compositeur; ils s'inspireraient ainsi l'un l'autre, pour la meilleure jouissance du public.

Mais enfin jusqu'ici cette qualité ne s'est guère rencontrée. Ce que l'on demande pardessus tout au librettiste, ce dont on se contente même très volontiers, c'est la création de situations accentuées, saisissantes, mettant en jeu des passions, provoquant l'émotion, l'agitation, parlant à l'imagination du musicien, la suscitant.

En cela comme dans tous les genres, du théâtre actuel, d'ailleurs, la France tient le haut du pavé. Rappelez-vous les drames lyriques, les opéras-comiques, les opéras-bouffes, les opérettes qu'elle a produite et vous conviendrez que dans tout cela il y a de la vie, de l'esprit; ils sont sans réalité et non point prétexte à musique. Scribe ne se plaisait souvent à railler de très comiques ennuyeux, Scribe a donné, en cela, à la scène française un fonds d'une rare richesse.

En collaboration, des ses débuts, avec des compositeurs; sans cesse mêlé aux travaux des plus illustres, il connaissait leurs aspirations; il savait quel jeu de passions, quels rhythmes faisaient naître le plus sûrement l'inspiration en eux.

Feuilletez son œuvre lyrique, vous y trouverez des merveilles sous ce rapport. Cela n'est pas toujours d'une extrême chasteté comme style, d'une grande élévation comme poésie, mais l'esprit inventif est là, mais les conditions nécessaires au succès sur la scène ne font jamais défaut. C'est à dire que—genre dramatique ou genre comique—il cherche invariablement, avant tout, ce que l'on appelle aujourd'hui "la scène à faire", et il n'échoue guère dans la recherche.

Robert, Les Huguenots, Le Prophète, La Dame Blanche, Les Diamants de la Couronne, Le Domino Noir, que sais-je? tout cela conserverait encore un prix très sérieux, même si on en enlevait la musique. Dans chacune de ces œuvres l'écrivain a jeté de ces scènes qui saisissent, qui frappent, soit par le côté dramatique, soit par la coquetterie, l'esprit, la verve. La situation toujours.

Ce n'est point une succession de scènes mal jointes, tout étonnées de se trouver ensemble, et qui sont juxtaposées pour motiver la venue des divers chanteurs. Non, toujours une action bien exposée, bien nouée, qui se poursuit, se développe logiquement, qui a son intérêt et tire vif jusqu'au dénouement. Œuvre d'artiste, de faiseur surtout, et devant laquelle le musicien lui-même s'est senti grandir, a senti le feu sacré s'allumer.

A côté de Scribe on pourrait encore nommer de St. Georges qui, pour ne citer que deux livrets, a mis à la rampe des situations multiresses, d'un irrésistible effet, dans *La Reine de Chypre* et *Les Mousquetaires de la Reine*.

Ce talent ne se rencontre guère chez les Italiens; presque toujours leurs poèmes sont déplorablement vides; il faut, en vérité, un double effort au musicien pour en tirer une proportions fine et dégagée des éléments qui donnent la vie scénique.

Aussi voyez quels emprunts ils font à l'esprit et au génie français. Ils ne peuvent le nier, c'est la leur source principale. La nation italienne est un poétique et superbe nation; elle a rempli le monde de ses gloires, et quoiqu'elle ne soit point en ce moment à sa propre hauteur, quoique son soleil soit quelque peu pâli comme celui de tant d'autres, elle brille encore de bien des splendeurs.

Elle a beau croire ou prétendre le contraire, le sceptre du théâtre ne lui appartient plus; il lui est tombé des mains depuis longtemps déjà. Depuis longtemps elle n'a plus le privilège exclusif des grands chanteurs; combien lui en pourrait-on citer; et des plus célèbres, qui n'appartiennent pas à l'Italie, même parmi ceux dont la déshérence est en lui.

Quant aux libretti italiens, voyez ce qui en pense. Presque tous ceux qui marquent appartiennent à la littérature française. Interrogez vos souvenirs une minute, et que de titres pressent sous vos yeux pour vous prouver ce dire: *Le Barbier—Marie de Rohan—Un Ballo in Maschera—Linda di Chamounix—La Traviata*, et surtout *Ruy-Blas, Rigoletto, Ernani*. Car Victor Hugo n'est pas seulement l'homme de la poésie au plus haut vol, c'est aussi le poète des situations incomparables, laissant à qui les lit ou les entend interpréter, une impression ineffaçable.

L'ouvrage que l'on représenta hier soir à l'Opéra, pour la seconde représentation de Mme Furoch Madi, *Lucrèce Borgia* est une de ces œuvres puissamment pensées, dont l'action s'empare de vous et vous absorbe et vous tient haletant jusqu'à la dernière chute du rideau.

Le parolier a, il faut en convenir, très douloureusement amputé, mutilé Victor Hugo; néanmoins l'œuvre est si vivante, si débordante d'affets, qu'il a bien fallu qu'il en restât encore, même après les impitoyables exécutions du vivisecteur.

Ces situations violentes, terrifiantes, qui portent la griffe du génie, ont, plus d'une fois dans cette partition, inspiré Donizetti.

Les beautés de cette œuvre n'ont pas toutes un même niveau, mais il en est de très grand prix, dignes des meilleurs jours du maître.

Lucrèce Borgia n'est pas encore de ces productions que le voudrais voir remiser. La poésie, le souffle, la puissance dramatique sont là. Sa place est toujours large au théâtre.

On en accueillerait chaudement chaque reprise, ne fût-ce que pour entendre le: *Ame tua madre*; la scène de l'insulte, au prologue; le trio du premier acte avec cette poignante et adorable phrase du ténor: *O madre mia!* et le duo final si chaudement écrit du même acte: *Infelice! il veleno beevi!* le brindisi, plus mouvementé encore que la coupe où boit Maffio Orsini: *Il segreto per esser felici*, et enfin le finale de l'ouvrage, avec la plainte déchirante de Gennaro mourant, tué par cette mère à laquelle il donne son pardon dans un dernier baiser, dans cette dernière douleur: *Sono un Borgia!*

Encore une de ces sinistres dont se parerait volontiers la nappe de certaines jeunes compositeurs, escouflés dès les premiers chants, ulant le menu d'autrui où ses offrant un si piètre à leurs hôtes.

Mme Furoch-Madi remarquait, l'autre soir, devant son public d'autrefois dans un opéra qui n'a pas dû être celui de son choix, car je crois même savoir que le rôle de Leonora de *Il Trovatore* est de ceux qui lui sont presque antipathiques.

Hier c'était dans *Lucrèce Borgia* que nous l'entendions; un autre rôle qu'elle ne demanderait pas comme première carte de vite.

Ce n'est donc pas dans les conditions les plus favorables qu'elle s'est produite ici. Et cependant la voilà déjà très brillamment posée; voilà qu'elle a de nouveau justifié sa haute réputation de chanteuse dramatique.

J'ai dit l'autre jour quelles sont, à mon gré, les qualités de l'artiste; elle les a accentuées bien mieux encore qu'à son début.

Si vous veules qu'elle se montre dans le plein jour de ses moyens, de son tempérament, donnez lui des situations tranchées; donnez lui des scènes chauffées et surchauffées, vibrantes de la passion en un mot.

Celles-là abondent, on le sait, dans la partie de Lucrèce. Le côté tendre s'y montre sans nul doute, mais les vigueurs y dominent. Eh bien, tendresse et énergie ont été interprétées par la cantatrice avec sa haute intelligence de l'art, avec son respect de cet art, qui fait qu'elle fouille une situation et s'efforce d'en tirer tout ce que demande celle-ci.

Le premier tableau, le prologue, comme dit mal le libretto, offrait à Mme Furoch-Madi l'occasion d'un de ces vifs contrastes dont l'effet est toujours dominant au théâtre quand ils sont bien compris. L'entente en a été très remarquable, l'interprétation brillante.

Dans son air d'entrée—monique qu'on pourrait dire contemplative;—dans le duo qui suit avec Gennaro, elle a trouvé des accents d'une émotion réelle, de ces cris qui arrivent au cœur parce qu'ils en viennent. Puis dans le finale de ce tableau, elle a eu des élans d'une énergie toute vraie, comme on doit avoir la Borgia, tigresse déchaînée au milieu de ces ennemis qui l'outragent, qui font passer sous ses yeux les saturnales sanglantes de sa vie; et cela devant son Gennaro même, devant ce fils qui est son seul amour véritable, et dont l'affection pourrait lui valoir—qui sait?—peut-être une rédemption.

Ces deux faces du rôle—pastel, eau-forte—ont été indiquées avec une grande sureté de main.

Au second acte mêmes effets en opposition, même réussite. Colère, menaces, supplications, sanglots, toutes ces nuances ont été supérieurement observées. A chaque phrase sa signification musicale. Et gestes, physionomie, accent, faisaient mieux ressortir encore ce chant d'excellente école, servi par une voix chaude, timbrée, large.

Lucrèce n'a qu'une scène au dernier acte et cette scène, si dramatique déjà, Mme Furoch-Madi l'a encore dramatisée comme chanteuse, comme comédienne. Elle sera rarement plus pathétique que dans ce cri où elle révèle à Gennaro qu'elle est sa mère: *Ah! sua Borgia sei!* C'est bien là du théâtre, du drame lyrique.

J'aurais désiré mieux analyser ce rôle tel que le conçoit, le chante et le joue l'artiste, mais obligé d'écrire ces lignes à la dernière heure, cette étude m'est impossible. Je termine donc cette esquisse d'appréciation en unissant mes bravos à ceux du public. Ils ont accompagné Mme Furoch-Madi durant tout l'ouvrage; rappels et fleurs, rien ne lui a manqué.

Il y a un succès assez pour Mme Saltchi, mais je lui voudrais plus de bric dans ce rôle de Maffio Orsini. Un peu terne la façon de dire le Brindisi. Il a été bissé néanmoins; et pour le moment je mets donc une sourdine à ma critique.

Cette nouvelle audition de M. Cardinali n'a pas modifié mon jugement à son endroit. Trop à la recherche des coups de force, il a provoqué en lui le fâcheux résultat du chevrotlement par moi signalé dans un bulletin précédent. Des éclats de voix on se fatigue vite, très vite au théâtre; c'est là une vérité dont ne se pénètrent pas assez les jeunes chanteurs.

Excellente chose que le *forte*—et ne le peut pas qui veut—mais il double en effet, en valeur, il semble avair plus d'intensité quand on lui oppose un piano, un pianissimo.

Ainsi dans le trio, où M. Cardinali a produit une impression favorable, puisque le morceau a été redemandé, combien plus vive encore serait cette impression si les gradations et les dégradations de son y étaient mieux observées, pour arriver à cette délicieuse phrase: *Ah! madre mia!*

Les passages de tendresse sont trop négligés par le chanteur; on dirait qu'il a hâte d'arriver à ces sommets qu'il affectionne et où il a des tenues de sons sur lesquelles, je le répète, il insiste excessivement. Si bien que la fraîcheur d'oreille, attardé malgré lui, demeure suspendu, en attendant que l'artiste quitte enfin la note ainsi décrochée, trop prolongée. L'effet s'y compromet et la mesure aussi.

C'est là, du reste, un vice souvent rencontré chez les chanteurs italiens et j'adresse le même reproche à M. Cherubini. Je dois pourtant des éloges à certaines parties du duo et du trio qu'il a chantées, qu'il a jouées surtout avec chaleur. Je lui recommande aussi, comme à M. Cardinali, de prêter plus d'attention au récitatif.

Voici venir *Les Huguenots*; on les annonce pour samedi, comme représentation de clôture. Or'là, ainsi que dans tout l'œuvre de Meyerbeer, le récitatif a une importance considérable; il en est l'une des très grandes beautés.

Ce soir *Crispino è la Comare*, chanté par MM. Caracciolo, de Pasquale, Cherubini, Rinaldini, Mlle Sanuggia et enfin Mme Patti.

Inutile de vous dire ce qu'est Mme Patti dans le charmant rôle d'Annetta. Chanté par elle, il a renouvelé, pour ainsi dire, la partition des Ricci; il a été une révélation. Nulle part elle ne dépense plus de coquetterie, plus d'esprit, plus de talent; nulle part sa voix n'a plus d'envolées.

Annetta n'a rien à envier à Violetta, à Semiramide, à Amina, à Linda, à toutes ces figures charmeresses enfin qui, reprises par Patti, sont devenues de véritables créations.

Demain *Faust*, avec Mlle Emma Nevada dans le rôle de Marguerite.

Vendredi, grâce au bon vouloir du colonel Mapleson et de l'Orchestre Mexicain, une Matinée musicale sera donnée au bénéfice du *Woman's Department* de l'Exposition. Je reviendrai sur ce sujet. Le programme sera digne des bénéficiaires.

A propos de l'Orchestre Mexicain, j'ai aperçu hier, à l'Opéra, un costume, fort pittoresque, ma foi! et fort élégamment porté, qui m'indique que l'Orchestre Typique Mexicain, dont l'ABEILLE a annoncé la venue, est arrivé à la Nouvelle-Orléans. S'il mérite seulement une moitié du bien que l'on a dit et écrit au Mexique, bien des soirées charmantes nous attendent.

—Aujourd'hui même, à Jeanerette, gentille et industrieuse petite ville qui grandit sur les bords du Tèche, se donne une fête complète: comédie, vaudeville, concert et bal. Je regrette de ne pouvoir me rendre à l'invitation qui m'est adressée. J'espère apprendre bientôt qu'une réussite complète a récompensé les efforts des organisatrices de cette soirée, dont le produit est destiné à venir en aide à une institution d'utilité publique. Elle est en mains excellentes.

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE ST. CHARLES.—Très heureux aussi le St. Charles. Les belles recettes et le succès d'Aimée dans *Mam'zelle* n'y discontinuent point. Et quand finira cet engagement commencera celui de Mlle Rhéa, une artiste fréquemment applaudie à la Nouvelle-Orléans et qui nous revient avec un talent que l'étude a encore grandi. Mlle Rhéa, dont nous aurons plus d'une fois à nous occuper, fera sa rentrée dimanche dans *The American Countess*. Demain sera ouvert le tableau de location.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—On sait le succès qu'obtient M. W. J. Scanlan dans *The Irish Minstrel*, comédie où il introduit des chansonnettes expressément composées pour lui et par lui. Cependant si grande que soit la vogue et du comédien et de la pièce, celle-ci ne sera plus jouée que deux fois, aujourd'hui, en Matinée et en soirée. Demain jeudi changement d'affiche; première représentation de *Friend and Foe*.

Dimanche, première soirée de Mme Ristori dans l'une de ses plus admirables créations: *Marie-Antoinette*. Mme Ristori n'est engagée que pour une semaine. Pour le prix des places voir l'annonce.

Le tableau de location sera ouvert demain dès 9 heures du matin.

GRAND OPERA HOUSE.—Après Almée, qui trône maintenant au théâtre St-Charles, n'est le tour du drame à grand spectacle au Grand Opera House. *The Silver King*, une ancienne connaissance toujours revue avec plaisir, y fait régulièrement recette chaque soir, grâce à l'intérêt qu'offre la pièce, grâce à l'ensemble avec lequel elle est rendue.

Le Grand Opera-House est, d'ailleurs, remarquablement partagé cette saison. Les artistes de mérite n'y ont pas été rares, et en voici venir une troupe qui compte parmi les plus populaires aux Etats-Unis. Je parlais de la compagnie du Union Square Theatre, qui débutera dimanche dans *Storm Beaten*.

DIME MUSEUM.—Nous n'avons que le temps d'annoncer aujourd'hui que le Museum Robinson s'est enrichi d'un grand nombre de curiosités nouvelles. Nous recommandons par douzes tout des oiseaux merveilleusement dressés et auxquels il ne manque vraiment que la parole.

Les feuilles de Berlin, du 13 janvier, au matin, publient une note émanant évidemment de la légation de Chine à Berlin, et qui dément catégoriquement la nouvelle, donnée par les journaux, d'après laquelle le gouvernement chinois aurait l'intention de recruter pour son armée, des officiers allemands.

Rappelant la mention publiée, précédemment, par les journaux anglais, au sujet d'engagements d'officiers allemands au service de la Chine, la note ajoute que la légation chinoise à Berlin ne s'est, en général, jamais occupée d'engagements d'officiers ni de toute autre personne destinée à l'armée chinoise.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Au centre de la section française que nos concitoyens visiteront en foule dimanche prochain, en remarque actuellement avec grand intérêt les vitrines de ramie d'une grande filature de Normandie, représentée à la Nouvelle-Orléans par M. CONSTANT ANDRÉE.

On a fait cette année de grands efforts pour vulgariser en Louisiane la culture et l'utilisation de ce précieux textile de l'Extrême-Orient. Si l'on rapproche de l'exhibition, que nous avons examinée hier, les beaux rayons de tissus de ramie exposée dans la section chinoise et dont l'ABEILLE a parlé avant tout autre organe orléanais, on demeurera convaincu que l'estime de ce nouveau textile est appelée à faire un grand pas dans l'opinion économique des agriculteurs et des industriels louisianais.

Dans ces vitrines, la ramie est exposée dans son état naturel et sous tous les aspects de ses diverses phases ou transformations industrielles. Citons d'abord les tiges de cette urticée qui ressemblent à toutes autres écorces minces et desséchées des plantes de la même famille. Après la décortication par la méthode de l'ingénieur Favier, la ramie est une matière fibreuse, d'un teinte café au lait, et dure au toucher. Après les opérations du dégommage suivant les systèmes de M. Frémy, membre de l'Institut de France ou de l'ingénieur Urbain, ce textile est d'un blanc soyeux, et encore un peu hirsute.

La ramie peignée commence à présenter meilleur aspect. Son éclat chatoyant augmente. Il y a plusieurs spécimens de ce genre dans les vitrines, ici de la ramie écrue peignée en rubans, là de la ramie blanche après la même opération. Il faut noter encore ce qu'on appelle de la "blonde écrue," ou les déchets de peignage de la ramie.

L'on sait que ces longs filaments de ramie préparée et peignée, livrés ensuite aux métiers à filer, font les numéros que demande le commerce, depuis le N° 1 jusqu'au N° 70.

Le N° 1 correspond à 1,000 yards à la livre et le N° 70 ..... 35,000 " "

Ajoutons qu'il se fait aussi, en outre des fils de ramie pure, des fils où le peigné de ramie est mélangé au peigné de laine avant filature. Ce genre s'emploie surtout dans les manufactures de Roubaix pour le tissage des étoffes de fantaisie.

Il faut alors examiner ce textile sortant des appareils de filature. La ramie filée tient de la soie et du coton, quant à l'aspect. Ses défenseurs les moins tièdes vont même jusqu'à dire qu'elle a trois fois la résistance du coton et la souplesse de la soie.

Nous voyons dans cette exposition, à la fois, des fils blancs ou teints pour les étoffes d'ameublement, de nuance azur, jaune verdâtre ou carmin vineux; puis des fils écrus pour cordages, pour sièles de pêche ou pour tuyaux de pompe. A côté se trouvent des écheveaux de fiscelle, câblée pour le tressage des grosses amarres de navire.

L'inspection de ces vitrines montre les diverses applications industrielles de ce précieux textile. Voici par exemple un fichu de dentelle en fil de ramie, brodée aussi finement que les articles d'Alençon ou de Valenciennes; des toiles très fines pour chemises, fortes et brillantes, moins chaudes que les tissus de coton, moins fraîches, mais plus transparentes que les toiles de lin; des toiles de ménage soyeuses réputées inusables. Citons tout particulièrement le linge de table, c'est-à-dire des services damassés, plus beaux que le lin, avec des reliefs plus tranchés, scintillant sous les lumières, animant la table et dont le brillant résiste, dit-on, au lavage.

Nous remarquons, en outre, des tissus pour robes unis et imprimés, de bien meilleure mine que les indiennes; des tissus pour tentures, pour meubles, pour tapis de table, qui n'ont de rivaux que leurs similaires de l'Exposition de Chine. Il en est de même des moquettes d'appartement en peluche de ramie. Il faut dire un mot des toiles à voile, ou pour rafineries et stéarineries, des coutils de toute sorte pour habillements d'homme, unis, brochés, variés à l'infini; des étoffes pour corsets; des châles, des cravates, des foulards, etc., etc., avec un brillant qui n'a rien de factice et qui reste, parce qu'il n'est pas le produit de l'apprêt.

Les plantations du précieux textile qui alimentent cette grande manufacture du département de l'Eure sont situées un peu partout, en Cochinchine, en Corse, en Algérie, en Tunisie et en Egypte. Cette exposition a obtenu l'unique médaille d'or décernée au concours industriel de Blidah (Algérie) et une mention de mérite à l'Exposition de Calcutta. Nous ne doutons pas, pour notre part, que le jury de l'Exposition actuelle trouvera, dans cette exhibition aussi intéressante qu'utile, quelque récompense à décerner.

En face de la ramie, se trouve l'exposition d'une grande compagnie transatlantique aujourd'hui dans un état brillant de prospérité: *la ligne du Bordeaux à New-York*, représentée à la Nouvelle-Orléans par M. CONSTANT ANDRÉE.

On s'arrête avec intérêt devant la vitrine où est placée la coque du *Château-Margaux*, avec ses proportions fines et élégantes. Cette simple exhibition, ainsi que les documents statistiques qui l'accompagnent, inspire d'elle-même grande confiance aux voyageurs, coutumiers des traversées d'outre-mer.

On distribue à tout visiteur un soquet album dont la couverture coloriée représente la promenade des Quinconces à Bordeaux et la statue de la Liberté qui illustrera la rade de New-York. A l'intérieur on voit une coupe montrant les aménagements intérieurs réalisés pour le confort des passagers dans les *steamers* les plus récents de cette ligne; le *Château Margaux* et le *Château-Lyquem*, puis une carte marine de la traversée habituelle de ces excellentes navires, donnant la preuve palpable de la mention qui y est jointe:

"Par leur route beaucoup plus au Sud que celle des lignes régulières du Havre et de l'Angleterre, les steamers de la *Compagnie Bordelaise* sont beaucoup moins exposés que les autres, aux abordages et aux rencontres de glaces, de même qu'ils sont tempérés de l'Atlantique qui se dirige régulièrement vers les côtes de l'Irlande."

On n'ignore pas que Bordeaux est considéré comme le port naturel français d'atterrissement pour les transactions rapides entre la Louisiane et l'Europe. Si l'on remarque en outre qu'aucune ligne transatlantique n'a osé braver la concurrence de l'exhibition de la ligne de New-York à Bordeaux, il faut tirer de ce fait un indice absolument certain d'extension et de prospérité pour cette renommée compagnie maritime.

Nous avons remarqué hier dans la partie Ouest de la galerie d'Autriche-Hongrie une exposition de verreries et de cristaux de Bohême qui relève entièrement cette section jusqu'ici bien délaissée. Mais le défaut d'espace nous force à remettre la publication de cette visite à demain.

A l'extrémité de cette allée, dans la galerie des machines, il nous fait parler des appareils de distilleries et de raffinage de la maison si renommée EDWARDS et HAUBTMAN de la Nouvelle-Orléans. Chacun s'arrête devant une immense cornue alimentée par une machine en pleine activité. Tous les détails extérieurs du mécanisme frappent l'œil par leur bel état de propreté et d'ajustage merveilleusement calculé.

Les manomètres, les soupapes de sureté, les tubes de communication, la lustrade extérieure reluisent comme de l'or, tout comme à bord d'un navire de guerre. A côté fonctionne un appareil pour la fabrication du whisky. Nous connaissons vivement à nos planteurs de visiter cette partie de l'exposition mécanique. Ils y trouveront la preuve que ses deux fabricants d'engins de toutes sortes pour l'extraction des richesses sacharines sont toujours au niveau de leur illustre réputation.

Le comptoir de vente des numéros de l'Abeille est installé dans la galerie des machines du Main Building un peu en arrière de la section française, auprès de l'escrache de la grande filature de Willimantic. (Peloton G. 15 et 17.)

KOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS

L'usage des Bitters de Kostetter remplace bien vite par les bienfaits de la santé le tabac, la pipe et la phylomelle chaîtes des personnes seul frant de la dyspepsie. En faisant l'assimilation des aliments, ils augmentent la puissance nutritive. L'appétit se rétablit, le système nerveux se calme, et le sommeil revient. Ces Bitters font merveille chez les personnes atteintes de la diathèse rhumatismale, et préviennent les fièvres en frisson.

A vendre par tous les pharmaciens et les marchands en général.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 4 février 1885.—Température—Bon temps, vents du sud.

Température du 3 février 1885.

Thermomètre de C. DUHAMEL, Opticien.

	Fahrenheit.	Centigrade
6 heures du matin.....	53	11
Midi.....	69	20½
3 P. M.....	71	21½
6 P. M.....	66	18⅔

Nlle Orléans, Lun., 2 fév. 1885, 5:06 p m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta.....	66	Louisville, Ky.....	63
Augusta, Geo.....	68	Memphis, Tenn.....	68
Quitman, Tex.....		Mobile, Ala.....	61
Cairo, Ill.....	63	Montgomery, Ala.	62
Chattanooga, Tenn	56	Nashville, Tenn.....	62
Cincinnati, O.....	44	New Orleans, La..	67
Davenport, Iowa..	44	Omaha, Neb.....	47
Dubuque, Iowa....	42	Pittsburgh, Pa.....	47
Galveston, Texas..	66	Savannah, Geo.....	68
Indianola.....	70	Shreveport, La.....	67
Keokuk, Iowa.....	44	St. Louis, Mo.....	47
Key West, Fla.....	67	St. Paul, Minn.....	40
La Crosse, Wis.....	37	Vicksburg, Miss..	68
Leavenworth, Kas	50	Yankton, D. T.....	47

Voyageurs arrivés.

HOTEL ROYAL.

W B Duncan, jr, F L Ross, Dr Davidson et femme, Mobile; Mme G Bacon, Atlanta, Geo; Miss Chastman, Miss Trantman, Philadelphie; J M Avery, Texas; A A Fries, Colon; F K Slawson, Ohio; G T Bliss Erie; M M Boggs et femme, N Y; F P Cavanah Mexico; Mme Shotbling; E Natilie, St Mary, Lus; N Robinson Illinois, Uta Whitney, San Francisco; Mme M Bimny, Morristown, Minn; A de Vivier, Mobile, Mme C H Saxton, N Y; T D Schusch, Toronto; F J Ferry, Connecticut; F G Hothples Levy Mayer et femme, Cincinnati, Dr J Donaldson et femme Mme J B Duffird, Mme Lyons, J W Russell; Mme J W Ruddill et un garçon, St. Jean Baptiste.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

Pierre D. Roche à Louis P. Bertoulin, trois terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Girod, Mandeville, Espagne et Urquhart.....$700

John Bassich, jr, à Louis Haag, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Philipp, Premier, St-Patrick et St-David.....$1,275

Niel Herte à Mme Lena Horte, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Annette, Urquhart, St-Antoine et Girod.....$1,000

John B. Gaudin à Mme Farrel Artigues, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Thalie, Melpomène, Baronne et Dryades.....$2,250

Lelia H. Hyams, autrice et als. à Johann Poltzer, quatre terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Quartier, Clark, Palmyre et Genois.....$40

Alphonse Baudeau à Laurent A. Burthe, une portion de terre et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues St. Claude, Rampart, Ste. Anne et Dumaine.$4,500

La Peoples Homestead Association à Andrew Wilde, trois terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Magasins, Marengo, Camp et Constantinople.....$2800

Veuve Pierre Bourgeois à Mme Mary Cunningham à Mme Alice J. Mallen, deux terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Hillary, Adams, Trolsième et Burthe.....$13 25

La même à la même, un terrain et bâtisses compris entre les mêmes rues que le précédent.....$12 76

Jugement des frères Ford et de leurs co-accusés.

MUITIÈME AUDIENCE, MARDI, 3 FEVRIER.

La cour du juge Baker doit ouvrir à 10 heures et demie, mais la foule est aux portes, plus nombreuse, plus anxieuse que jamais de pénétrer dans les galeries réservées au public. Les dépositions des deux témoins de la défense sont longuement commentées dans tous les groupes où ils stationnés. Atmin de la victime, amis des accusés se coudoient, se confondent dans cette masse broyante dont les explosions d'indignation ou de sympathie sont fréquentes.

Dans la salle d'attente des prisonniers sont les deux jeunes gens, E. J. Schlesinger et Bartholomé; ils y sont soumis à la surveillance du shérif. Grande est la stupéfaction des avocats des accusés et des accusés, eux-mêmes, en apprenant que les deux jeunes gens sont sous le coup d'une accusation de parjure. Leurs témoignages ont été si peu vraisemblables, jugés si peu probants, qu'ils veut les faire punir s'il peut prouver qu'ils ont faussé la vérité dans l'unique but d'épargner aux accusés, leurs amis, un châtiment mérité.

L'heure de l'audience sonne enfin. Le juge monte sur son tribunal, les avocats qui dirigent les poursuites sont à leurs places; mais les hésitations des avocats de la défense semblent s'affirmer de plus en plus; il ne savent par quel bout commencer, quels témoins interroger les premiers; ils sont dénaté avec un résultat si peu encourageant. Tout un régiment de témoins, 135, croyons-nous, répondent à l'appel de leurs noms et défilent sous les yeux de l'assistance. Le président Ford et son complice sont assis à côté de leurs avocats, tout à fait indifférents, les yeux fixés sur le juge, comme si tout ce qui se passait ne les intéressait pas.

Après un délai d'une heure et demie, M. Castellanos dit qu'il vient d'apprendre l'arrestation des deux témoins de la défense. Il craint fort que cette mesure n'empêche les autres témoins de déposer sans intimidation. M. Castellanos parle longuement et dit que la tâche qui leur incombe, à lui et à ses collègues, est difficile: celle de défendre les accusés, et qu'il leur faut toute leur liberté d'action.

M. Adams déclare qu'il a été très surpris jusqu'ici dans tout ce qu'il a dit en fait. Il a fait incrédrer les deux jeunes gens à l'insu du jury. Sa responsabilité est lourde vis-à-vis de la société et de sa conscience; et s'il demande la punition du crime, c'est qu'il a été trompé. Il a fait l'assimilation des aliments, ils augmentent la puissance nutritive. L'appétit se rétablit, le système nerveux se calme, et le sommeil revient. Ces Bitters font merveille chez les personnes atteintes de la diathèse rhumatismale, et préviennent les fièvres en frisson.

Ici la mémoire du témoin est infidèle. Il ne se souvient plus de rien. Les détails de la rixe qui ont été racontés par un grand nombre de témoins, ont échappé à son observation; il n'a vu personne tirer sur Murphy, gisant sur le trottoir, n'a pas vu ce qu'est devenu le pistolet de la victime, n'a pas vu la direction dans laquelle Ford s'est enfui. *Oui,.... non....., je ne me le rappelle pas.....*, sont ses réponses laconiques ou évasives.

Pendant que l'instruction se poursuit, le Grand Jury s'occupe de la mise en accusation des témoins qui, croit-on, se sont parjurés.

Lorsque Lowenthal quitte son siège où le suit des yeux pour voir s'il ne va pas être mis en état d'arrestation.

Mme Smith—"Je demeure rue Franklin, 265. Le 1er décembre dernier, entre 2 et 3 heures de l'après-midi, j'étais à l'angle des rues Claiborne et Dumaine, lorsque mon attention se fixa sur plusieurs individus qui échangeaient des coups de feu, à un jet de là où je me tenais, sur le côté opposé de la rue Claiborne. J'ai vu Pat Ford chanceler au coin de la rue Dumaine, et secuyer deux coups de feu du pistolet d'un individu de petite taille. Ford était tout près de Murphy alors. J'ai vu Murphy tomber, il n'y avait personne à son côté à ce moment."

Contre-interrogatoire—"J'ai dit à témoin dans le procès auquel s'est trouvé mêlé le Dr Drayfus. Je suis alliée en compagnie de ma sœur, Mme McMahon, chez mon locataire, rue des Français, lorsque les premiers coups de feu se sont fait entendre.

Nous nous sommes un peu éloignées, ma sœur et moi, des hommes qui se tiraient dessus, dans la direction de la rue Ste-Anne. Au coin de la rue Dumaine, Pat Ford a tiré deux fois sur Murphy."

—La parole du témoin s'embarrasse. Il fut un temps où il connaissait mieux que maintenant la topographie de cette partie de la ville. Il a fait la connaissance du juge Ford à une fête champêtre donnée il y a deux ans au parc Looper.

A six heures et demie, l'audience est reprise. Il s'écoule trois quarts d'heure avant l'interrogatoire des témoins.

Les uns après les autres, les amis des accusés viennent sur la sellette raconter une histoire où les noms des Ford et du capitaine Murphy sont mentionnés.

L'examen en chef est bref; le contre-examen très long, très pénible pour ceux qui le subissent.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de leur verbiage; nous n'y découvrons rien de piquant à consigner dans ce compte-rendu.

Avant de quitter la maison de cour hier, tous ceux qui ont déposé à l'audience du matin ont été mis en état d'arrestation, sous l'inculpation de parjure.

Conseil municipal — La séance du Conseil s'est prolongée hier très avant dans la soirée.

Les documents en la possession du secrétaire sont lus par leurs titres et soumis à la considération des comités dont ils sont du ressort. Ces documents sont:

Le Sénat a décidé que le bill résidiviste serait discuté jeudi.

Le Sénat prendra jeudi en considération la proposition de M. Tony Révillon d'accorder cinq millions de francs pour être divisés parmi les ouvriers sans emploi dans les diverses villes de France.

Chambre des Députés.

Paris, 3 fév.—A la Chambre des Députés M. Baudry D'Asson a appelé l'attention sur la misère qui existe parmi la classe ouvrière. A plusieurs reprises, au cours de ses remarques, il a été rappelé à l'ordre.

Il a finalement demandé l'ordre du jour hostile au Cabinet. Sa motion a été rejetée.

La Chambre a commencé les débats relatifs au bill qui décrète l'augmentation des impôts sur les cédules et les bestiaux.

M. Laglois et le Marquis De Roys combattent le bill.

Les débats en sont ajournés à jeudi.

La récente bataille au Soudan

Paris, 3 fév.—On rapporte en cette ville que deux officiers allemands bien connus et un officier français figurent parmi ceux qui ont été tués du côté du Wasbi, dans la récente bataille au Soudan.

Incendies.—A une heure hier matin, le feu a détruit une partie de la bâtisse occupée par M. Léon Lamothe comme restaurant. La perte, évaluée à $5000, est couverte par une assurance à la compagnie des Pompiers.

Vers sept heures et demie hier soir, un grand incendie s'est déclaré dans le voisinage de nos bureaux, à l'angle des rues Conti et Peters. Les pompiers sont arrivés promptement sur les lieux, mais ne sont parvenus qu'après des efforts inouïs à se rendre maître des flammes dont les dégâts sont considérables. Le feu a pris naissance au deuxième étage de la bâtisse en briques occupée par M. Charles Perrillat comme tonnellerie.

Tout ce